



Baby Cart

LA SAGA VENGERESSE EN INTÉGRALE

PAGE 02



Nuit musique et cinéma

La Halle Tony Garnier fait nuit blanche et prend la rock'n roll attitude

PAGE 03



Congrès Europa Distribution

« Nous sommes un peu des Frankenstein ! »

PAGE 03

Serge Kaganski, prix Chardère 2012

Le critique de cinéma des *Inrocks* primé pour ses entretiens restés dans les annales et sa plume de polémiste

PAGE 03

Salle comble pour Clotilde Courau

La comédienne émue d'animer une master-class « dans la maison des frères Lumière »

PAGE 04

Chanceux spectateurs de *La part des anges* !

Ken Loach, Prix Lumière 2012, leur rend visite samedi matin

PAGE 04

Déjà la veille du Prix Lumière !

Alors que le festival bat son plein, avec nombre de séances comblées, et qu'une projection d'exception chasse l'autre - ciné-concert de *Loulou* à l'Auditorium de Lyon, *E.T.* sur écran géant à la Halle Tony Garnier - l'alchimie de Lumière agit, avec des spectateurs enthousiastes et des invités du festival qui ne se quittent plus... mais voilà qu'approche - déjà ! - la célébration du Prix Lumière 2012. A la veille de cette soirée spéciale où Lyon va fêter l'oeuvre humaniste et courageuse de Ken Loach, le cinéaste britannique a déjà fait un petit cadeau à Lumière, en décidant d'assister à la projection de son film *La part des anges* samedi matin, pour le plus grand bonheur des spectateurs. Mais d'ici là, les réjouissances ne vont pas manquer : nuit Musique et cinéma, intégrale *Baby Cart*, projections des *Dents de la mer*, d'*Il était une fois en Amérique* et de *Jean Moulin*, entre autres.

À LA UNE

Avis aux amateurs : projection-marathon, samedi au Cinéma Opéra, de films de sabre !



© Katsu productions Co LaToto Company/DR

Les Baby Cart, la saga vengeresse signée Misumi

Adaptés de la bande dessinée de Kazuo Koike, dessinée par Goseki Kojim, les *Baby Cart* mettent en scène le samouraï Itto Ogami, grand décapiteur du Shogun, et son fils le petit Daigoro, au landau truffé de lames acérées et autres pièges mortels, dans leurs errances, au fil d'une saga barbare et sanguinaire, qui s'étend sur six longs métrages. Evincé par un sombre complot, Ogami a dérogé au code d'honneur des samouraïs qui lui imposait de se suicider, et s'est enfui avec son enfant. Devenu un ronin, un samouraï sans maître, il offre ses services de tueur dans les villages qu'il traverse, affrontant des ennemis qui rivalisent d'ingéniosité pour lui tendre des pièges. Son périple dans le Japon médiéval est aussi une quête, celle d'un guerrier dont la vie a perdu tout sens après son éviction. Spectateur impassible des tueries, l'enfant apporte une touche d'étrangeté au récit.

Le chant du cygne des films de sabre

Il y a quarante ans, le film de sabre est en déclin au Japon, lorsque Kenji Misumi (1921-1975) - auteur dans les années 1960 de la populaire saga *Zatoichi*, mettant en scène un masseur aveugle - réalise la sanglante série *Baby Cart*, à laquelle d'autres réalisateurs contribuent. La mise en scène, dynamique, est fidèle au graphisme et au rythme du manga de Kazuo Koike, qui scénarise les cinq premiers films. C'est l'aboutissement de l'oeuvre de Misumi, mais aussi le chant du cygne d'un genre voué à disparaître. En effet à l'époque les productions des studios japonais tendent vers une caricature croissante du genre, usant d'une surenchère de violence. L'acteur Tomisaburo Wakayama - frère de Katsu Shintaro qui jouait le masseur aveugle - incarne le héros de cette production du grand studio japonais Toho. L'un des meilleurs cinéastes japonais de films de genre, Kenji Misumi a réalisé en tout une cinquantaine de longs métrages où il impose un style graphique personnel. Il a notamment signé des films de fantômes, tels *Le Mur de haine du chat-fantôme* (1958) ou une adaptation des *Contes fantastiques* de Yotsura (1959). Outre les *Zatoichi* et les *Baby Cart*, il a tourné de nombreux épisodes des séries *Shinsengumi* et *Nemuri Kyoshiro*, avec la superstar Raizo Ichikawa. En 1974, il réalise un dernier épisode de *Zatoichi* pour la télévision avant de s'éteindre, emporté par la maladie à l'âge de 54 ans.

Petite introduction à *Baby Cart*, par Yves Montmayeur

À quels codes les films de sabre japonais obéissent-ils ?

Ces films appartiennent au genre très populaire au Japon, du chanbara, l'équivalent des films de cape et d'épée, qui avec les films de yakuzas remplissaient les salles dans l'après-guerre. On y suit le samouraï au service son maître, le shogun, un guerrier qui va affronter les clans adverses. Ou alors, son shogun ne va pas respecter le code d'honneur du bushido, les règles de la chevalerie, ce qui va entraîner des luttes de clans. L'audience de ces films est assez masculine mais les stars sont aussi adulées par les femmes, comme c'est le cas en Occident pour les héros de westerns. Ces films s'inspirent beaucoup du théâtre japonais, du kabuki, avec un style très posé au début, qui devient plus guerrier avec des auteurs qui travaillent sur le mouvement, le style... les Japonais apprécient, cela met en scène la tradition nipponne de la loyauté envers le maître, de la défense de l'honneur, une tradition qui imprègne toute la société japonaise où le respect de la famille, de l'entreprise, font partie de la culture.

Au début des années 1970, à quoi est dû le déclin du genre ?

C'est dû au fait que la société ne respecte plus ces codes : le Japon traditionnel s'est aliéné dans la civilisation capitaliste, c'est le règne du chacun pour soi et on adhère de moins en

moins aux valeurs véhiculées par ces films. Et aussi au fait que les réalisateurs, vieillissants, ne renouvellent pas beaucoup le genre : le rythme, l'air du temps ont changé et il manque une nouvelle génération d'auteurs. A Hong Kong aussi, le genre s'essouffle.

Comment Misumi le revitalise-t-il avec *Baby Cart* ?

Ce qui fait l'intérêt de *Baby Cart*, c'est que Misumi a capté le nouvel air du temps : le samouraï ne peut plus être un Robin des Bois, un défenseur du maître, car il est aliéné par le milieu dont il fait partie. Donc le samouraï traditionnel va céder la place au ronin, le samouraï sans maître, déchu de ses fonctions, qui n'appartient plus à la famille de son shogun, parfois pour des raisons personnelles, et de nouveaux codes vont apparaître. Il va se mettre à arpenter les routes avec son sabre, et devenir une sorte de mercenaire, voire un assassin. A partir de là le genre de ces films change complètement: avant ils étaient basés sur une tradition littéraire, sur la culture classique japonaise, alors que *Baby Cart* est tiré d'un manga, moderne, urbain, ce qui est nouveau. Surtout, le langage du manga de Koike est très moderne, avec un jeu de décadrages, une narration déconstruite, ce qui se traduit dans le film par de violents coups de zoom. Le style visuel est vraiment inventif, le rythme est saccadé, névrotique, psychotique, il y a des gros plans sur



L'intégrale est diffusée samedi au Cinéma Opéra, Lyon 1^{er}

- 11h *Baby Cart 1, Le Sabre de la vengeance* de Kenji Misumi (1972, 1h25)
- 13h30 *Baby Cart 2, L'enfant massacre* de Kenji Misumi (1972, 1h21)
- 15h15 *Baby Cart 3, Dans la terre de l'ombre* de Kenji Misumi (1972, 1h29)
- 17h15 *Baby Cart 4, L'âme d'un père, le cœur d'un fils* de Buichi Saitō (1972, 1h21)
- 19h15 *Baby Cart 5, Le Territoire des démons* de Kenji Misumi (1973, 1h29)
- 21h30 *Baby Cart 6, Le Paradis blanc de l'enfer* de Yoshiyuki Kuroda (1974, 1h24)

Chaque épisode peut se voir indépendamment des autres.



▲ exposition d'affiches au Comœdia

© J. Dorekian

des visages fermés, des rictus. Et on ne retrouve plus chez le héros la beauté classique masculine, celle du samouraï d'une grande élégance, qui semblait sortir d'une gravure, au contraire on trouve des personnages débraillés, à la Falstaff, pas rasés, hirsutes. On s'identifie davantage à ces personnages plus vulnérables, qui ont des failles, et on sent l'influence du western italien, des films de studio de Hong-Kong, avec la voltige, les arts martiaux, et aussi des Etats-Unis, de films tels que *La Horde sauvage* de Peckinpah. C'est le reflet de la société japonaise, autrefois repliée sur elle-même, qui se tourne vers les Etats-Unis.

Documentariste, journaliste à Arte sur le magazine culturel *Tracks*, Yves Montmayeur termine actuellement deux films documentaires, le premier intitulé *Michael Haneke : profession réalisateur*, un portrait du cinéaste autrichien au travail, avec des témoignages de ses comédiens et le deuxième, une co-production franco-belge consacrée à la nouvelle vague du cinéma flamand.



© P. Grandard

Le billet de... Thomas Baurez de StudioCinéLive



Un monde à l'agonie



Replaçons les choses dans leur contexte. En 1984, lorsque sort *Il était une fois en Amérique*, Sergio Leone n'est pas en état de grâce. Son dernier long métrage, *Il était une fois la révolution*, date de 1971 et de nombreux projets ont été refusés par l'intéressé, ou ont avorté. Le cinéaste italien de 55 ans a également passé le témoin du western spaghetti, qu'il a lui-même initié et sublimé. Il débute les eighties de façon peu glorieuse, en signant des publicités pour les glaces Gervais, les voitures Renault ou encore Europ Assistance et Palmolive. « Quand je fais un film publicitaire », avoue Leone dans le livre d'entretien avec Noël Simsolo (éd. Cahiers du cinéma), « je m'amuse ! » Le cinéphile, moins, forcément. Et la nostalgie qui accompagne la trilogie des *Dollars* ou les autres *Il était une fois*... est teintée d'amertume à l'égard de cet auteur, génie du Cinemascope passé au format carré du petit écran. Leone n'est alors presque plus personne pour une industrie cinématographique qui a changé de visage en une décennie. Le nouvel Hollywood est déjà de l'histoire ancienne, sabordé par ceux-là mêmes qui l'ont érigé. Le cinéma italien, lui, a les deux genoux à terre et la tête plus très droite. C'est dire si la présentation de ce *Il était une fois en Amérique* au Festival de Cannes, en mai 1984, est inespérée. Son caractère spectral en sidère et en irrite plus d'un. Qu'importe, il est en prise directe avec un monde en mutation. Les premières minutes où un De Niro, ivre d'opium, se perd dans un labyrinthe spatio-temporel nous plongent d'emblée dans une spirale où souvenirs, fantômes et délires contaminent le présent pour offrir une réalité malade et cadavérique. Les chefs d'oeuvre ont ceci de particulier qu'ils sont indestructibles. *Il était une fois en Amérique* est aujourd'hui intouchable et n'a rien perdu de sa capacité à hypnotiser les spectateurs qui ont la chance de l'avoir vu. Leone voyait, dans ce voyage au bout de la nuit, « la fin du monde. La fin d'un genre. La fin du cinéma (...). Tout en espérant que ce n'est pas vraiment la fin. Je préfère penser que c'est le prélude à l'agonie ». Leone meurt quelques années après la sortie de son film, le 30 avril 1989, à 66 ans, laissant un autre film inachevé. C'est donc cette Amérique fantasmée et baroque qui restera son chant du cygne.

LE MOT D'AGNÈS b.

Tous les jours, nous choisissons des films que j'aime ! ... et que j. connais presque par coeur comme "american graffiti" ou "Rio Bravo" Dean Martin nous fait un numéro de "braccio" forlansant (d'ailleurs j. voulais faire une programmation de nos meilleurs préférés...) Des films où l'humain, les sentiments affleurent comme dans "il était une fois en Amérique" pourtant j'ai un film à l'eau de Rose. ah! que j'aime le cinéma!

Agnès b.

NUIT DU CINÉMA

La Halle Tony Garnier fait nuit blanche au son du rock !



American Graffiti



Spinal Tap



Quatre garçons dans le vent



Walk the line

Après la science-fiction l'an dernier, et la comédie américaine en 2010, la Halle adopte la rock'n roll attitude avec une séance spéciale.

À l'affiche vendredi de cette belle nuit « musique au cinéma », quatre longs métrages très rock'n roll, des extraits de concerts, des clips et comme d'habitude, un dortoir installé derrière l'écran pour faire un petit somme entre les films, et une tasse de café bien chaud, servie à l'aube... Résolument marqué par la nostalgie des sixties, le programme débute par *American Graffiti* de Georges Lucas, ou la perte de l'innocence d'un groupe d'ados, dans l'Amérique des drive-in et des bagnoles rutilantes couleur citron ou pistache, *Quatre garçons dans le vent* de Richard Lester, qui contribua à dorer l'insoufflant légende des Beatles et *Walk the line*, un portrait de Johnny Cash signé James Mangold, où dans le rôle de l'icône du rock country, Joaquin Phoenix chante sans play-back ! Juste avant ce film, qui clôt le programme, un petit saut temporel jusqu'aux années 70 et 80 avec le cultissime *Spinal Tap* de Rob Reiner, qui parodie l'univers du hard rock britannique. Une soirée animée par Thomas Sotinel, journaliste au *Monde*, qui publie *Rock et cinéma* aux éditions La Martinière, et Fabrice Calzettoni de l'Institut Lumière. Cette année Air France fournit quelque 400 couvertures aux spectateurs pour agrémenteur leur pause repos derrière l'écran.



Rock et cinéma de Thomas Sotinel (Éditions de la Martinière) En vente au Village du festival

DISTRIBUTION

« Nous sommes un peu des Frankenstein... »

Devinette : Que dit un distributeur de films de patrimoine, lorsqu'il rencontre un autre distributeur de films de patrimoine ? Réponse : « Nous sommes un peu des Frankenstein ».

C'est avec humour que Jean-Fabrice Janaudy, de la société Les Acacias, a ainsi défini son métier, jeudi lors de la rencontre annuelle organisée par Europa Distribution, consacrée aux enjeux de la distribution indépendante en Europe. « Nous cherchons à faire revivre des films oubliés, des films morts », a-t-il poursuivi, avant de détailler la stratégie des Acacias - spécialisé dans « le cinéma italien et les films rares » - pour assurer aux longs métrages une sortie en salles de qualité. Celle-ci comprend une belle restauration, une distribution autant que possible en numérique, « moins coûteuse pour les salles », un matériel pour accompagner le film (affiches, prospectus), et une sortie estivale, période d'ordinaire un peu moins embouteillée, « mais c'est de moins en moins vrai », a-t-il noté. « Nous sommes confiants dans l'avenir, nous pensons que les salles sont capables d'attirer de nouveaux publics pour ces films. Il y a en France beaucoup de salles qui font un travail merveilleux », a conclu M. Janaudy. Mais le chemin est parfois semé d'embûches, ont souligné d'autres participants au débat. « C'est souvent une véritable odyssée, pour retrouver les ayants-droit des oeuvres européennes, qui peuvent se trouver au Brésil ! » a lancé Elke Bludau, de Europe's finest, qui assure la distribution en numérique de classiques européens, dont des oeuvres de Bergman, Cocteau, Rohmer, Herzog ou Dreyer. « Nous sommes comme une librairie où les salles peuvent puiser des titres. Nous avons débuté dans six pays, nous en sommes à 17. Mais la question des droits d'auteur diffère tant d'un pays à l'autre qu'il faut mener un

véritable travail de détective ! ». En outre « nombre de détenteurs de droits n'ont pas les moyens d'investir dans une restauration », a noté Loïc Magneron, de Wide Management. Et certains films ne retrouvent pas le chemin des salles, faute de présenter, aux yeux des distributeurs, un potentiel commercial assez large, « comme certains Louis de Funès, qui pourtant a été extrêmement populaire en France », a-t-il dit. « Je pense avoir une solution pour faire affluer le public au cinéma », a affirmé de son côté Fabien Rigall, de Future Cinema. Sa recette ? « Révolutionner » la manière de voir des films en organisant des projections géantes, proches du happening artistique (concert, scènes jouées par des comédiens...) où les spectateurs s'habillent comme les héros du film. Celles-ci réunissent plusieurs milliers de personnes, dans un lieu tenu secret jusqu'à la dernière minute, le public ayant été appâté pendant des semaines par un astucieux « teasing » sur internet. Pour cette « immersion dans le film », il est prêt à déboursier trois à quatre fois plus que pour une place de cinéma classique. Résultat : en un week-end ce « secret cinema » a attiré quelque 5.000 personnes - en tenue de bédoïens -, à une séance de *Laurence d'Arabie* organisée dans un vaste entrepôt redécoré en souk, l'hiver dernier à Londres. De quoi réveiller Frankenstein...



PRIX CHARDÈRE

Le Prix Chardère 2012 décerné !

Serge Kaganski a reçu le Prix Bernard Chardère 2012 à l'occasion de l'avant-première à l'Institut Lumière de *Renoir* de Gilles Bourdes. Il a fait partie du noyau dur des pionniers de la revue *Les Inrockuptibles*, en 1986, aux côtés de Christian Frevet, Arnaud Deverre et Bruno Gaston. L'aventure ambitieuse, démarrée avec un premier numéro tiré à 3000 exemplaires, a donné naissance à l'un des magazines culturels les plus importants de la presse française. Serge Kaganski en est devenu la plume cinéma : incontournable, lu et attendu, admiré ou contesté. On lui doit, outre quelques polémiques célèbres, certains entretiens devenus mythiques, qui ont fait la réputation de la revue : Bob Dylan, Bruce Springsteen, Maurice Pialat, Clint Eastwood, Leos Carax ou David Lynch. Ce prix, qui porte le nom du cofondateur de l'Institut Lumière et de la revue *Positif*, récompense un critique de cinéma pour sa contribution au métier de journaliste et critique de cinéma, et pour sa cinéphilie, son style, sa curiosité et son humour.



© Aurélie Robain / A. Hoepf



Chanceux, les spectateurs de *La Part des anges* samedi !

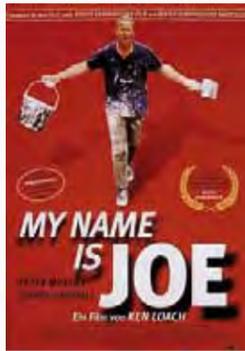
Ils seront accueillis par le Prix Lumière 2012 en personne, le cinéaste britannique Ken Loach, qui vient présenter le film. Il recevra son prix dans la soirée, des mains de l'ex-footballeur Eric (« The King ») Cantona, en présence de nombreux invités et du public réuni au Centre de Congrès pour une projection de *Looking for Eric*, qui met en scène la grande star du club de Manchester dans les années 1990.

Séance à 11h30 au Comoedia, billets en vente uniquement au cinéma

SÉANCE SPÉCIALE

Emmanuelle et Joe

Ils n'étaient qu'une vingtaine, dont une poignée de femmes, venus écouter Emmanuelle Devos présenter *My name is Joe* de Ken Loach, bouleversant portrait d'un ex-alcoolique au chômage. Avant cette séance un peu particulière, elle a relaté le parcours de Peter Mullan qui incarne le héros, expliquant que ce merveilleux acteur aux origines modestes, avait dans sa jeunesse, échappé à la délinquance grâce à la comédie. Puis un dialogue s'est établi, ouvert et chaleureux, comme aux autres séances de Lumière. Mais celle-ci tenait particulièrement à cœur à l'équipe du festival, qui souhaitait, dès sa première édition, projeter un film aux détenus de la maison d'arrêt de Lyon-Corbas. C'est chose faite.



LUMIÈRE MEMORIES



Après le mâchon, le ballon !

Lumière a (temporairement) délaissé la gastronomie au chant du coq... pour le match de foot aux aurores. Les joueurs de l'Olympique lyonnais ont ainsi reçu jeudi la visite de la « Light Team » - prononcez « Équipe Lumière » - qui comptait ce jour-là Xavier Beauvois, Christian Carion, Clément Sibony, Eric Guirado et Thierry Frémaux notamment. Avec les athlétiques Bafétimbi Gomis, Mouhamadou Dabo et Michel Bastos ils ont intensément... parlé cinéma !

Leçon d'actrice à la Villa Lumière

Clotilde Courau a fait salle comble, jeudi, lors d'une master-class où elle a parlé du jeu de l'acteur et de la façon dont il véhicule l'émotion dans un film, en montrant des extraits de films. En sortant, elle a aussitôt tweeté : « Quel signe du destin première masterclass dans la maison des frères Lumière... c'est un honneur »

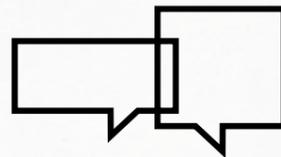


Tombé dans la pellicule en culottes courtes !

« C'est moi à cinq ans qui suis assis, au début d'*Un homme et une femme*, dans la Mustang rouge, à côté de Jean-Louis Trintignant qui joue mon père. Je suis assis à la place du conducteur, je fais semblant de conduire, et Trintignant tient le volant par en-dessous. Je vois encore ses mains... », raconte ce cinéphile tombé dans la pellicule en culottes courtes, en sortant de la master-class de l'actrice Clotilde Courau. Il s'agit d'Antoine Sire, plus connu pour ses fonctions de directeur de la communication de BNP Paribas. « Mon père était ami de Claude Lelouch, et pour *Un homme et une femme*, son premier grand projet de film, il a mobilisé tous ses amis », explique-t-il. « A mon père, il a demandé quatre choses, il a dit : "Prête-moi ta voiture" : c'est la Mustang rouge qu'on voit au début du film. Il a dit : "Prête-moi ta maison" : c'est celle où sont tournées des images de Pierre Barouh et Anouck Aimée en flash-back. Il a dit aussi : "Prête-moi ta voix", et mon père est le narrateur du rallye Monte-Carlo qu'on entend à la radio et enfin il lui a dit "Prête-moi ton fils"... c'est moi ! ». Aujourd'hui, à ses (rares) heures perdues, Antoine Sire tient une chronique consacrée aux cinéastes des années 40 et 50, le Filmographe, sur Séance Radio, la web radio de BNP Paribas qui soutient le festival.



Rencontres et signatures



VENREDI 19 DE 18H À 20H

- Nicole Calfan pour *Lettre entr'ouverte* à Alain Delon (L'Archipel)
- Michel Ciment pour ses ouvrages de cinéma dont *Kubrick* (Calman-Lévy), *Kazan Losey*, *Petite planète cinématographique* (Stock)
- Yves Boisset pour *La vie est un choix*, chez Plon
- Thomas Sotinel pour *Rock et Cinéma*, aux Editions de La Martinière
- Laurent Chollet pour *Le cinéma de ma jeunesse* édité aux Presses de la Cité et Cinéphiles de notre temps paru chez M6 Vidéo

Au programme SAMEDI



La Chevauchée des bannis
d'André de Toth
En présence de Laurent Gerra
Pathé Cordeliers 17h10



Le Voleur de bicyclette de Vittorio de Sica
En présence de Laura Morante
UGC Astoria, 15h



Comme un torrent
de Vicente Minelli
En présence de Ariane Ascaride
Cinéma St Denis, Lyon 4^{ème} à 14h30



La Règle du jeu
de Jean Renoir
UGC Ciné Cité Internationale, Lyon 6^{ème} à 15h30

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière

INSTITUT LUMIÈRE

Elle est rendue possible grâce à

GRAND LYON communauté urbaine Rhône Alpes Région

et soutenu par



LUMIÈRE 2012
GRAND LYON FILM FESTIVAL
15/21 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier / Delphine Nicol
Rédaction : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière
25 rue du Premier Film, 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org